

## Présentation

Gilles Bibeau and Noëlle De Roo Lemos

---

Volume 8, Number 3, 1984

Comprendre et modifier

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006214ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006214ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

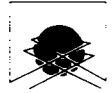
1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

Bibeau, G. & Lemos, N. D. R. (1984). Présentation. *Anthropologie et Sociétés*, 8(3), 1–7. <https://doi.org/10.7202/006214ar>



# PRÉSENTATION

---

---

**Gilles Bibeau**  
Département d'anthropologie  
Université de Montréal

**Noëlle De Roo Lemos**  
Consultante privée  
Montréal

Le dialogue expérimental renvoie à deux dimensions constitutives des rapports homme-nature : comprendre et modifier. L'expérimentation exige une interaction entre théorie et manipulation pratique, qui implique une véritable stratégie.

Prigogine et Stengers 1979

Construisant sur la position de Monod (1970) relative à la rupture définitive de l'alliance classique entre l'homme et le monde et dans un dépassement radical de la conception de Kuhn (1972) selon laquelle la science progresse à travers une succession potentiellement indéfinie de « révolutions scientifiques », Prigogine et Stengers annoncent la conclusion d'une Nouvelle Alliance dans les rapports entre l'homme et la nature, alliance nouvelle qui fonde la métamorphose fondamentale de la pratique scientifique contemporaine. L'alliance ancienne au sein de laquelle des hommes et des femmes de science, un peu mages et chamanes à certains moments, ont procédé à un désenchantement du monde et à sa mise en équation, est définitivement close. Dans un tout autre style que ne l'avait fait Monod, le philosophe Pividal (1972) a mis en scène le capitaine Nemo et Mr. Pickwick pour leur faire exécuter les « grands prêtres » de la science officielle et classique, des universitaires bien sûr et plusieurs prix Nobel parmi eux, lesquels s'étaient retirés du monde pour mieux en découvrir l'ordre, tout en occultant son désordre, et pour le traduire en lois, comme si les faits sociaux tout autant que les faits physiques fonctionnaient à la manière d'une vaste mécanique de type horloger.

L'alliance classique au sein de laquelle le monde était considéré comme un automate est définitivement rompue. Cette nouvelle alliance prêchée par un prophète tel que Prigogine et par de nombreux autres philosophes et historiens des sciences, se caractérise de trois façons. Elle prend tout

d'abord pour acquies que toute pratique scientifique fait partie d'un complexe culturel spécifique, voire même d'un contexte socio-politique particulier, qui détermine non seulement la forme des questions posées mais qui construit aussi dès le départ à partir de certains dogmes ou de certaines conceptions spécifiques qui peuvent être inacceptables dans d'autres univers culturels. Le rapport de l'homme de science à la nature est donc médiatisé par son inscription dans un groupe culturel et socio-politique dont les valeurs colorent toute sa pratique scientifique, même lorsqu'il s'en défend au nom de la rigueur méthodologique, de l'objectivité scientifique et de la rationalité universelle.

En plus de mettre en évidence la culturalisation de toute pratique scientifique, le nouveau paradigme insiste sur l'articulation des activités scientifiques par rapport aux problèmes spécifiques qui se posent dans la société à laquelle appartient le chercheur. En d'autres mots, les questions apparemment neutres des hommes de science répercutent de fait les préoccupations et les interrogations préexistantes dans les sociétés et les groupes sociaux au sein desquels se fait la science.

La nouvelle alliance affirme avec force que les hommes de science ne peuvent échapper aux problèmes urgents que se pose la société dans laquelle ils vivent. Cette ouverture radicale du travail scientifique au milieu socio-culturel dans lequel il se réalise conduit à poser en termes nouveaux le vieux problème du « retrait scientifique » par rapport au monde, de la « tour d'ivoire » de l'universitaire et de l'idéal d'abstraction qui a caractérisé jusqu'à aujourd'hui une certaine pratique scientifique. L'ouverture socio-culturelle de la science est maintenant telle qu'il n'y a plus d'évasion possible dans un ailleurs tranquille, loin des bruits dérangeants, là où il serait possible de réaliser un authentique projet scientifique. Les murs de l'université ne protègent plus et les frontières jadis bien délimitées des diverses communautés scientifiques sont elles-mêmes de plus en plus floues. Nul lieu ne permet plus d'échapper au pouvoir et à l'utilisation qui peut être faite des résultats de recherches. Dürrenmatt a bien montré dans *Les Physiciens* que l'asile d'aliénés lui-même ne constitue pas une forteresse capable de protéger les trois savants « consciencieux » qui désiraient faire avancer la physique tout en empêchant les pouvoirs politiques de mettre la main sur leurs résultats et de les transformer en techniques de guerre. Après discussion, les savants avaient décidé de se faire passer pour fous et de mener leurs travaux dans le secret d'un asile loin des laboratoires officiels financés par le pouvoir. On connaît la fin de l'histoire : c'est la directrice de l'asile qui s'empare des résultats pour les transformer en armes lui permettant d'asseoir son pouvoir sur le monde.

La nouvelle philosophie des sciences insiste sur le fait que « les plus fondamentales de nos théories se définissent désormais comme l'œuvre d'êtres inscrits dans le monde qu'ils explorent » (Prigogine et Stengers 1979: 23). Il n'y a nul espace situé en dehors de la culture, au-delà de la

société et en-deçà du politique qui permettrait de comprendre le monde et ses problèmes d'un point de vue extérieur. Il faudrait être dieu ou démon pour habiter un tel espace.

Par le fait même que la pratique scientifique ne se fait plus dans une « extra-territorialité protégée », de nombreux problèmes comme ceux reliés à l'utilisation des résultats des recherches et à la position des chercheurs par rapport à l'application des sciences doivent être reformulés radicalement dans le cadre de la nouvelle conjoncture scientifique. Par exemple, la division traditionnelle entre universitaires et chercheurs indépendants est-elle encore vraiment pertinente quand on sait que les travaux des uns et des autres sont financés par les mêmes organismes, que leur formation a été la même et qu'ils ont souvent à peu près les mêmes sujets de recherche ? Le temps où des savants libres et souvent vus comme fous pouvaient s'adonner, grâce au financement de riches mécènes, à l'exploration quasi-gratuite d'un problème semble définitivement révolu. À y regarder de plus près, même ces savants ont été de fait, et sont encore aujourd'hui s'il en existe, pris entre la nécessité de comprendre et de modifier, de théoriser et d'appliquer pratiquement. Reprenant à notre compte la nouvelle approche des philosophes des sciences, nous considérons que la pratique anthropologique, comme toute pratique scientifique, est déterminée socio-culturellement et qu'elle ne peut éviter le traquenard d'une politisation, qu'elle se fasse dans le cadre d'un contrat qui lie un expert à une compagnie par exemple ou qu'elle s'exécute de façon apparemment indépendante dans le contexte universitaire.

Au cours de la préparation de ce numéro thématique dédié à la pratique de l'anthropologie, les deux rédacteurs invités ont essayé de préciser les rapports dialectiques entre les faits objectifs et les théories que construisent les hommes de science en référence aux faits. Les faits empiriques continuent à être vus comme relevant de la phase préliminaire d'un travail scientifique, lequel se déroulerait véritablement aux étapes ultérieures davantage abstraites et qui doivent conduire à une théorisation. On nous a appris que la meilleure science est celle qui s'émancipe des faits pour exprimer la compréhension qu'on en a dans un langage formel d'équations mathématiques et d'idées abstraites.

Il nous a semblé qu'il fallait explicitement mettre en garde les auteurs sollicités pour contribuer à ce numéro, à la fois contre le danger de banalisation inhérent au simple compte rendu factuel et descriptif d'une expérience d'implication et contre la tendance inverse à théoriser sans inscrire l'effort conceptuel dans un contexte pratique spécifique. Notre but était de les amener à démontrer comment se construit un savoir théorique et conceptuel sur des bases pratiques d'application de l'anthropologie. Nous leur avons demandé de donner la priorité aux faits dans la mesure où ceux-ci créent la possibilité d'une réflexion sur les conditions de production du savoir anthropologique. Le rapport dialectique qui lie les faits à l'analyse et aux concepts prend une dimension particulière dans l'application de la science dans la mesure où la pertinence des idées est immédiatement mesu-

rée à partir de leur capacité de transformer le réel. Lorsqu'on connaît l'existence qu'il a consacrée à la réflexion, la phrase de G. Bernard Shaw, qui disait qu'en vieillissant il s'était beaucoup moins intéressé à la théorie et de plus en plus aux faits et à l'information, est riche de leçons. Et J.K. Galbraith qui a contribué à construire une économie théorique contemporaine a affirmé, avec l'humour parfois irrespectueux mais non moins pertinent qui lui est propre, que le chercheur se met à théoriser au moment précis où il commence à perdre pied face à la complexité du réel.

Quelle que soit la position personnelle de chacun des contributeurs de ce numéro face à ce difficile problème des rapports entre la description ethnographique et le discours ethnologique, entre les faits et le développement d'une théorie interprétative, nous pensons que l'ensemble des textes fournis dépasse largement la transcription factuelle et critique d'une expérience pour s'intéresser aux caractéristiques de son contexte et montrer à la fois comment les concepts sont nourris de réalité et comment la réalité constitue leur ultime mesure. Même si les six auteurs ou équipes d'auteurs n'ont pas également orienté leur analyse dans cette perspective, il faut néanmoins noter que l'intention était chez tous la même.

Le lieu d'où parle une personne n'est jamais indifférent. Pour cette raison, nous avons pensé utile de faire émerger les discours de plusieurs lieux distincts. Les implications de Y. Breton dans le projet de Bellechasse et de L. Krantz dans le développement international se sont réalisés à la périphérie des activités habituelles des professeurs d'universités : la longue expérience de Y. Breton lui permet un recul significatif par rapport à ses préoccupations premières d'ordre universitaire alors que L. Krantz montre comment une unité de recherche en développement international ancrée en milieu universitaire arrive à déborder. S. Bouchard et S. Vincent font monter leur voix de chercheurs consultants depuis l'espace d'une compagnie qui a pignon sur rue et qui réalise des contrats de consultation dans différents champs de l'anthropologie : leur texte fait le bilan, dans un style alerte et plein d'humour, de quelques années de rude labeur. De son côté, A. Bouvette raconte sa participation à la lutte des expropriés de Mirabel qui l'a amené à se joindre, sur leur invitation, aux agriculteurs à titre de conseiller : cette expérience sera commentée par l'un de ces agriculteurs qui, au nom de tous les siens, témoignera des raisons qui les ont amenés à apprécier cette collaboration. N. De Roo Lemos, consultante privée, analyse quelques-uns des dossiers dont elle s'est occupée au Service de l'Environnement du ministère des Transports du Québec : récemment entrée dans le monde de la consultation, elle invite les lecteurs à découvrir avec elle comment confronter cette nouvelle situation. Cet article sera suivi d'un commentaire sur les critiques et attentes d'un employeur face à l'anthropologie. G. Bibeau, enfin, présente différents aspects du contexte politique, intellectuel et bureaucratique dans lequel s'est déroulé son travail de chercheur au sein de l'Institut national zairois de recherche scientifique : un recul de plusieurs années lui permet d'évaluer avec un certain détachement les possibilités

d'une pratique anthropologique dans la situation de « crise économique » et d'idéologie politique de certains pays.

Les barrières que certains ont tendance à ériger entre la pratique académique de l'anthropologie universitaire et l'orientation essentiellement pratique qu'ils prêtent spontanément aux anthropologues qui œuvrent au sein des compagnies ou des groupes populaires apparaissent bien ténues lorsqu'on examine de près les articles de ce numéro. Quel que soit leur lieu d'ancrage, les auteurs se rejoignent lorsqu'ils cherchent à rendre compte des faits, à diagnostiquer des problèmes et à fournir des éléments de solution qui permettent de mettre en place des interventions concrètes. Des différences importantes subsistent malgré tout entre universitaires et non-universitaires dans la mesure même où les premiers sont soumis à une lourde charge d'enseignement alors que les seconds passent une bonne partie de leur temps à la recherche de contrats; il faut cependant se rendre compte du fait que la qualification scientifique est souvent la même de part et d'autre et que l'on fait avancer la science tant dans le travail à contrat qu'à l'université. Ce serait aller contre la réalité que continuer à se représenter ces deux mondes comme clos l'un par rapport à l'autre.

Existe-t-il des limites théoriques pratiques ou déontologiques à l'application de l'anthropologie ? Dans ce numéro, une vingtaine d'anthropologues qui sont présentement ou qui ont été impliqués au niveau d'un projet d'anthropologie appliquée, ont pris la parole. On retrouve ces anthropologues dans des services gouvernementaux (Conseil du statut de la femme; Office des personnes handicapées du Québec, etc.), des instituts de recherche (Institut québécois de recherche sur la culture; Institut de recherche en santé et sécurité au travail), des centres reliés à la santé (Département de santé communautaire), des coopératives et des organismes populaires, et dans plusieurs autres types d'organisation.

Tout problème qui possède des dimensions sociales et culturelles est susceptible d'intéresser les anthropologues, qu'il s'agisse du transfert de technologie, des effets cumulatifs de la pollution, de l'alcoolisme des jeunes, de la violence urbaine, de la nouvelle définition des rôles parentaux, des rapports entre groupes ethniques, de l'armement et de la paix mondiale, du contrôle des populations par l'énorme appareil bureaucratique, de l'accès généralisé à la culture informatisée, etc. Aucun des 41 problèmes qui ont été identifiés par le Centre d'étude des politiques sociales du Centre de recherche de Stanford (1977), comme les problèmes majeurs que vont devoir affronter toutes les sociétés du monde développé et en développement d'ici la fin de ce siècle, n'est en fait étranger à l'anthropologie. Nous ne voulons pas dire par là que les anthropologues possèdent des réponses pour ces problèmes mais nous entendons plutôt signifier qu'ils doivent résolument se laisser interpellé par ceux-ci et contribuer avec leurs collègues d'autres sciences à y apporter des solutions. Si les spécialistes des sciences sociales et culturelles n'aident pas les sociétés à affronter les problèmes majeurs d'aujourd'hui en connaissance de cause, qui le fera ? Ce

seront sans doute les spécialistes de la gestion, de l'administration et les technocrates qui seuls proposeront une fois encore leurs propres solutions, couvrant ainsi de leur voix le silence complice des spécialistes des sciences socio-culturelles.

Depuis longtemps déjà, bien des domaines sont ouverts aux anthropologues. En pratique cependant, c'est la conjoncture qui détermine quels domaines deviennent de fait plus accessibles que d'autres. Actuellement dans le cas du Québec, par exemple, le travail auprès des populations amérindiennes et le champ de la santé communautaire et de l'éducation sanitaire sont considérés comme des domaines privilégiés où on fait régulièrement appel à des anthropologues. Nous ne croyons pas que l'anthropologie soit source de salut, capable d'apporter des solutions définitives aux problèmes complexes des sociétés contemporaines. Nous sommes néanmoins persuadés qu'elle permet de soulever de nombreuses questions pertinentes ignorées par les autres disciplines et qu'elle réussit dans certains cas à au moins identifier les erreurs à ne pas commettre dans la conduite des projets. C'est dans cette optique que nous avons également choisi d'inclure, dans ce numéro, des témoignages de non-anthropologues qui ont été amenés à découvrir et à utiliser une perspective anthropologique dans leur travail.

Notre dernier commentaire porte sur la formidable montée de la popularité de l'anthropologie appliquée au cours des dernières années. Cet intérêt nouveau s'explique en partie par le fait que les milieux universitaires n'engagent plus d'anthropologues et que les organismes extra-universitaires qui ont le mandat de subventionner la recherche socio-culturelle sont de plus en plus parcimonieux dans leur financement. Il est évident que les universités et les centres de recherche ne peuvent plus absorber les nouveaux diplômés qui se doivent alors d'être encore plus inventifs que leurs devanciers et de créer des espaces nouveaux. De plus en plus d'anthropologues ont par ailleurs explicitement opté pour un travail engagé au service d'une cause ou ont été amenés, à partir d'une réflexion sur leur responsabilité sociale, à s'impliquer dans des dossiers d'importance pour les sociétés contemporaines. Dans ces nouveaux milieux de travail, les anthropologues devront être d'autant plus créatifs qu'ils ont souvent été peu préparés à affronter les exigences de productivité que les employeurs leur imposent.

Nous serions tentés de faire ici une longue digression sur l'éventuelle inadéquation de la formation donnée à l'université par rapport aux besoins des anthropologues dont le travail professionnel se déroule de plus en plus souvent dans des milieux beaucoup plus complexes qu'autrefois. Il n'y a pas de doute que la formation méthodologique doit être radicalement revue dans le sens d'une plus grande familiarisation des étudiants et étudiantes avec des méthodes plus rigoureuses de recherche sans qu'on abandonne pour autant l'approche qualitative faite de patientes observations participatives, approche qui a été jusqu'ici considérée comme le visa authentifiant la véritable anthropologie. Sans entrer dans les détails de ce que devrait contenir une réforme de la formation anthropologique, il nous semble que

les étudiants doivent être plus systématiquement initiés à une approche de certains problèmes spécifiques des sociétés contemporaines sans pour autant perdre le souci de globalisation qui s'inscrit au cœur même du projet anthropologique. Enfin, il nous semble urgent d'établir des ponts qui ne soient pas seulement unidirectionnels entre la théorie et la pratique.

Le message que véhicule ce numéro thématique se dégage avec clarté. La conquête d'un équilibre entre les secteurs traditionnels de l'université et de la recherche, et les nouveaux secteurs dans lesquels interviennent les anthropologues devrait conduire au développement des possibilités novatrices qui seront sans doute rapidement bénéfiques non seulement pour les anthropologues individuels mais pour toute la discipline, contribuant à créer une anthropologie en mouvement qui cherche à comprendre et à modifier le réel.

## RÉFÉRENCES

INSTITUT DE RECHERCHE DE STANFORD

1977 Major Problems Confronting Society, *The Futurist*.

KUHN T.S.

1972 *La structure des révolutions scientifiques*. Paris: Flammarion.

MONOD J.

1970 *Le hasard et la nécessité*. Paris: Seuil.

PIVIDAL R.

1972 *Le Capitaine Nemo et la science*. Paris: Grasset.

PRIGOGINE I. et I. Stengers

1979 *La Nouvelle Alliance. Métamorphose de la science*. Paris: Gallimard.



## CHAMANES ET ANTHROPOLOGUES APPLIQUÉS

« Les anthropologues de l'intervention peuvent célébrer des rites non calendaires, quand survient un malheur ou une maladie. Le patient est souvent une organisation et sa maladie peut être technologique, contagieuse ou purement symbolique. Les rites non calendaires peuvent être qualifiés de consultations mais, plutôt que célébrés dans le cadre de la famille étendue, ils le sont généralement au sein de son équivalent moderne : l'organisme corporatif. Comme les chamanes cependant, les anthropologues appliqués officient le plus souvent en échange de cadeaux, honoraires et prestige »...

« L'inventaire des techniques thérapeutiques utilisées par les anthropologues appliqués montre des variations intéressantes par rapport à celles des chamanes. Au lieu de chants, les anthropologues appliqués font plutôt confiance à des formules écrites. Les offrandes variées faites par les chamanes se résument généralement, chez les anthropologues appliqués, à la soumission de rapports de guérison. Le fait même de déposer ces ordonnances sacrées dans des réceptacles rituels de métal, placés dans le Saint des Saints de l'organisme, semble souvent être considéré comme suffisant pour atteindre les buts thérapeutiques qu'on s'est fixés. Les tambours ne sont pas utilisés par les anthropologues appliqués, l'instrument à percussion favori étant la machine à écrire »...

« Dans la mesure où les anthropologues appliqués se comportent comme des chamanes, nous pourrions peut-être calquer leur formation sur l'apprentissage chamanique.

D'abord, l'un des objectifs de l'apprentissage du chamane est d'en faire une personne ambivalente... C'est cette liminalité même qui fournit au chamane ses pouvoirs thérapeutiques... Pour que les anthropologues appliqués soient efficaces quand ils interviennent en tant que consultants sociaux, il faut qu'ils agissent en se tenant un peu en marge de l'organisme client. L'intervenant doit pouvoir aller au-delà des règles et des rôles de cet organisme. Ainsi seulement pourra-t-il se mesurer aux « forces dangereuses et destructrices » qui affectent celui-ci...

Un second aspect de la formation chamanique concerne la mythologie propre aux cultures possédant des chamanes et les symboles adaptés à l'efficacité thérapeutique... Le chamane doit apprendre comment décrire ce qu'il a perçu par clairvoyance... L'anthropologie appliquée n'a pas encore développé de mythologie assez riche... L'efficacité thérapeutique de l'intervention peut être déterminée au moins partiellement par l'habileté avec laquelle l'anthropologue appliqué comprend et manie les symboles...

Le troisième aspect de la formation chamanique qui nous intéresse ici, c'est que l'école des chamanes doit enseigner certaines connaissances et techniques pratiques... (Or)... il n'y a pas de consensus quant aux techniques pratiques à enseigner à l'étudiant en anthropologie appliquée... J'émetts simplement l'hypothèse que les étudiants se voient enseigner une quantité suffisante de techniques pratiques ».

Source : A.W. Miracle, « The Making of Shamans and Applied Anthropologists », *Practicing Anthropology* 5 (1) 1982: 18. Traduction de Louis Jacques Dorais.